

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE ROUEN

SOUVENIRS ÉPARS

A PROPOS DE PORTRAITS

DE DEUX ANCIENS CHIRURGIENS DE L'HOTEL-DIEU

MEMBRES DE L'ACADÉMIE DE ROUEN

Par le D^r MERRY DELABOST



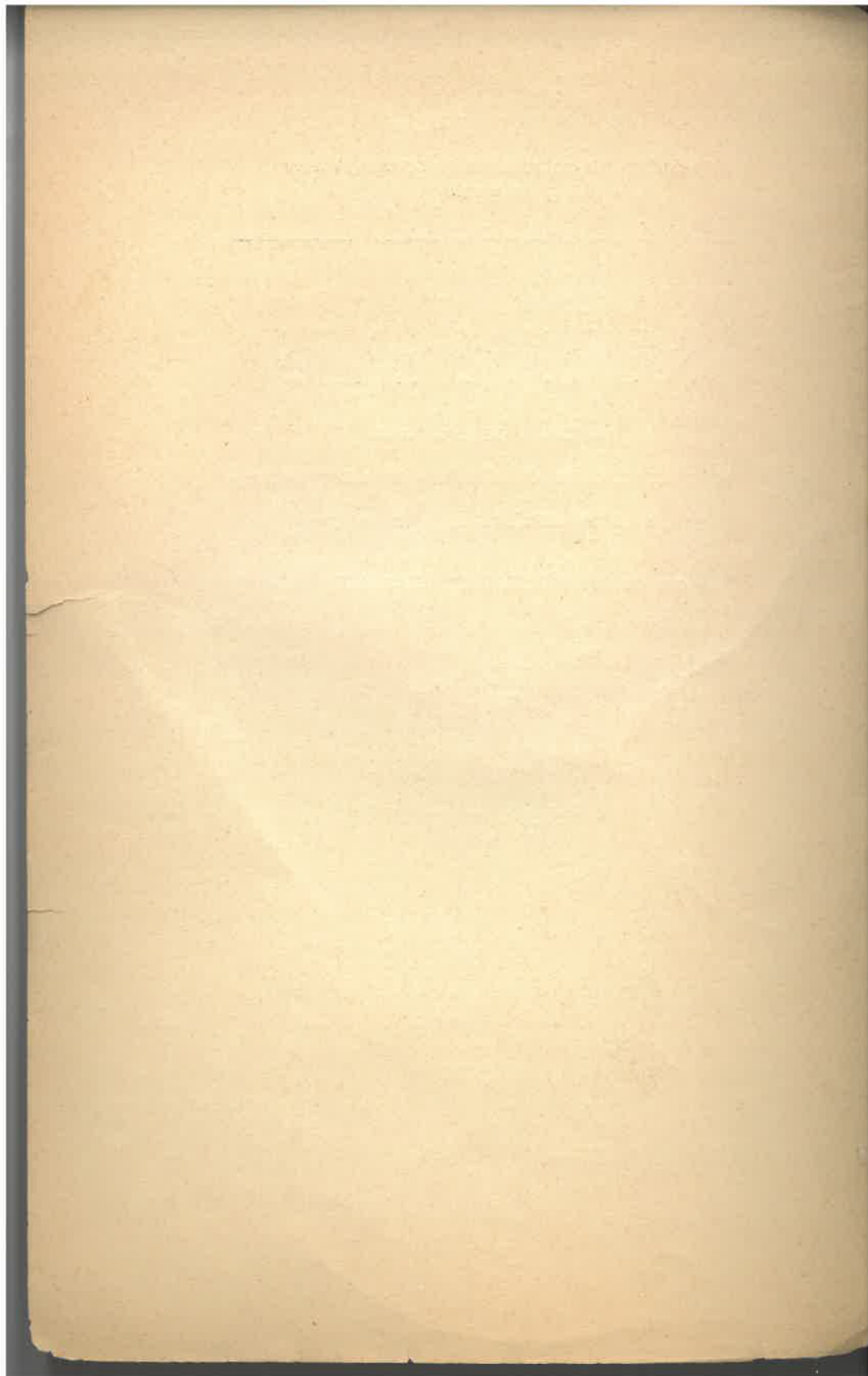
ROUEN

IMPRIMERIE CAGNIARD (LÉON GY, SUCCESSEUR)

Rue des Basnages, 5.

—
1911

ÉCOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN
BIBLIOTHÈQUE



SOUVENIRS EPARS

A PROPOS DE PORTRAITS

DE DEUX ANCIENS CHIRURGIENS DE L'HÔTEL-DIEU

MEMBRES DE L'ACADÉMIE DE ROUEN.

MESSIEURS,

En 1887, notre distingué confrère, M. le Dr Penne-
tier, appelé, en sa qualité de professeur à l'Ecole de
médecine et de pharmacie, à prononcer le discours
d'usage, à la séance solennelle de rentrée des établisse-
ments d'enseignement supérieur (coutume actuelle-
ment supprimée), avait, dans un travail très docu-
menté et plein d'intérêt, fait revivre la physionomie
originale de Laumonier, un savant chirurgien de
l'Hôtel-Dieu qui, pendant trente-trois ans, de 1785 à
1818, avait, avec autant de distinction que de dévoue-
ment, exercé les fonctions de chirurgien en chef, tout
en se livrant à des travaux d'anatomie du plus haut
intérêt. Le Dr Pennetier terminait ainsi son discours :

« Il ne me reste plus qu'à formuler un vœu. La Ville
de Rouen a donné, il y a vingt ans, le nom de Laumo-

nier à l'une de ses voies publiques, mais aucun souvenir, aucune plaque commémorative, ne rappellent encore, dans l'Hôtel-Dieu, le nom de l'un des chirurgiens qui ont fait le plus d'honneur à notre cité. N'appartient-il pas à l'Administration hospitalière qui, de son vivant, ne laissa échapper aucune occasion de reconnaître son zèle et ses nombreux services, de sauver sa mémoire d'un injuste oubli ? Je me fais donc ici, Messieurs, bien certainement, votre interprète, en réclamant l'inscription du nom de Laumonier à côté de ceux de Lecat et de Flaubert. »

Messieurs, le vœu du D^r Pennetier aura bientôt, je l'espère, reçu double satisfaction.

Depuis quelques années déjà, en effet, une plaque commémorative, placée par les soins de l'Administration hospitalière dans l'escalier d'honneur de l'Hôtel-Dieu, rappelle le souvenir de Laumonier.

En outre, l'an dernier, M^{me} Roquigny-Flaubert et son fils, M. Ernest Roquigny, eurent la généreuse pensée d'offrir à l'Administration des hôpitaux, en souvenir de leur père, aïeul et bisaïeul, deux belles toiles, portraits d'anciens chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, Lecat et Laumonier.

Ces portraits ornaient le cabinet de consultations d'Achille Flaubert, logé, comme ses prédécesseurs, dans l'hôpital. Indépendamment de leur valeur artistique, qui, pour l'un des deux, tout au moins, est réelle, ils présentent un intérêt historique de premier ordre, et le beau geste de M^{me} Roquigny-Flaubert et de son fils, mérite d'être unanimement loué.

L'Administration s'est résolu de placer ces portraits dans l'escalier d'honneur de l'Hôtel-Dieu.

Les personnes qui ne connaissent pas cet hôpital, pourraient, au premier abord, s'étonner du choix fait d'un escalier pour recueillir de précieux vestiges du passé. Il n'est donc pas inutile de faire connaître les raisons de ce choix.

Sans être monumental, l'escalier d'honneur de l'Hôtel-Dieu ne manque pas d'un certain cachet artistique, qui ressortit surtout dans une circonstance dont j'ai gardé le souvenir. C'était le jour où le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, vint, après des grandes manœuvres dans le Vexin, visiter l'Hôtel-Dieu.

Le vestibule était rempli de personnages venus pour saluer le chef de l'Etat : membres de la Commission administrative des hôpitaux ; médecins et chirurgiens ; officiers aux brillants uniformes ; sur les marches de l'escalier s'étagaient, en une longue théorie, les religieuses de l'Hôtel-Dieu dans leurs pittoresques costumes.

L'escalier avait vraiment grand air. De tous les locaux de l'hôpital, il est le plus fréquenté. C'est par lui que sont introduits tous les visiteurs de marque ; — c'est assurément là que les deux portraits seront le mieux en vue.

Le choix de cet emplacement se trouve ainsi expliqué et justifié ; — et cela d'autant mieux qu'on y voit déjà réunis d'intéressants souvenirs.

En commençant l'ascension, nous apercevons, à

notre gauche, une table de marbre, sur le fond noir de laquelle ressort, en lettres d'or, le nom d'un jeune étudiant en médecine, Ragueneau, mort le 27 juillet 1893, au champ d'honneur du corps médical, des suites d'une diphtérie contractée à l'Hospice-Général. La table destinée à conserver les noms des victimes du devoir professionnel est vaste. Puisse-t-elle ne se remplir que bien lentement !

Au-dessus d'un palier situé à mi-étage, en face de la porte d'entrée, est placée, au centre, une autre grande table de marbre, entièrement remplie par une inscription latine rappelant que, sous le règne de Louis XV, l'ancien hôpital de Sainte-Madeleine, situé près de l'église métropolitaine, menaçant ruine, on construisit — *extra urbem* — sur un vaste emplacement où l'on pût jouir d'un air plus pur et plus salubre, le magnifique hôpital actuel. Commencé en 1749, il fut terminé en 1758 et ouvert le 16 juillet de cette même année.

A gauche de ce tableau, une plaque de marbre porte l'inscription : Achille Flaubert, chirurgien, 1813-1882; sur une autre, disposée symétriquement, on lit : J.-B.-P.-N.-R. Laumonier, chirurgien, 1749-1818.

Parvenus au premier étage, si nous tournons le dos à la cour, nous apercevons, à notre droite, occupant le centre d'un grand panneau, un buste sur une console, et de chaque côté du buste, une plaque de marbre.

Le buste, dû au ciseau de Pradier, est celui d'Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef, père de deux glorieux enfants de notre cité : — Achille, son digne

successeur dans les fonctions de chirurgien de l'Hôtel-Dieu ; Gustave, l'éminent écrivain, auquel une statue a été érigée à Rouen.

Les deux plaques commémoratives rappellent, l'une, la mémoire de « C.-N. Lecat, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, en 1731 », l'autre, la mémoire de « Lépecq de la Clôture, médecin de l'Hôtel-Dieu, en 1771 ».

A un étage supérieur, au-dessus du tableau qui rappelle la création de l'Hôtel-Dieu actuel, se voit une vaste table de marbre portant des inscriptions fort intéressantes, car elles consacrent les noms des bienfaiteurs des hôpitaux (1). Des places y restent disponibles ; il est à désirer qu'elles soient promptement comblées, car les hôpitaux de Rouen sont loin, très loin d'être riches, comme le sont certains autres, ceux de Lyon, par exemple. Administrateurs et médecins ont à souffrir de cette situation ; trop souvent elle les met dans l'impossibilité de faire profiter les malades de progrès scientifiques trop coûteux pour le budget restreint dont on dispose.

* * *

Deux exemples récents serviront à montrer, une fois de plus, quels inestimables services rendent à l'humanité et à la science les personnes généreuses qui disposent de leurs libéralités en faveur des malades des hôpitaux, et des Ecoles de médecine. Ils montrent aussi combien sont intimement liés, dans bien des cas, les

(1) La liste des bienfaiteurs des hôpitaux est reproduite à la fin de ce travail.

intérêts des administrations hospitalières et ceux de la pratique ou de l'enseignement médical, — sans parler des intérêts du public, puisque ce dernier profite, en définitive, de progrès réalisés au moyen de recherches qui, pour être probantes, ne peuvent guère être entreprises que sur une vaste échelle.

Grâce à un don de l'Association des anciens élèves de l'Ecole de médecine et de pharmacie, le service de la clinique chirurgicale, à l'Hôtel-Dieu, était depuis une dizaine d'années pourvu d'un laboratoire de radiographie, où l'emploi thérapeutique des rayons X avait été pratiqué aussi largement que possible.

Mais, par suite de l'évolution rapide de la science et des appareils radiologiques, ce modeste laboratoire avait grand besoin de transformations, vivement désirées par le professeur de clinique chirurgicale. Une circonstance imprévue vint, l'année dernière, procurer au professeur Cerné, au delà même de ses espérances, les satisfactions qu'il désirait.

Une dame Mellier avait légué, en souvenir de son fils, « à M. le Dr Brunon, directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie, une somme de 10,000 francs, à charge d'employer cette somme à la création, à l'augmentation ou à la réorganisation de tel des services de l'Ecole de médecine qu'il jugera le plus utile à l'enseignement. Il le fera sans aucun contrôle. »

M. le Dr Brunon décida d'employer les 10,000 francs à l'accroissement du laboratoire de radiographie — qui portera dorénavant le nom de « Paul-Mellier. »

Aussi, à l'heure actuelle, le service de la clinique

chirurgicale possède-t-il une très belle installation, pourvue d'instruments puissants qui se manœuvrent avec une admirable précision, grâce à un mécanisme perfectionné; ce qui m'a permis d'apprécier combien est vraie cette parole du savant professeur Bouchard : « Nous vivons dans un temps où il fait bon vivre quand on s'intéresse aux choses de la médecine. »

Redevenu, en effet, par occasion, étudiant en médecine, et cela, avec grand plaisir, malgré mon âge, j'ai assisté à des examens radioscopiques qui m'ont émerveillé.

Dans une obscurité complète, debout entre une ampoule de Crookes et un écran qu'observent avec une attention soutenue l'opérateur et les assistants, le malade ingurgite une excellente et inoffensive crème au bismuth. Aussitôt, à travers toute l'épaisseur du thorax et de l'abdomen rendus transparents, le bismuth, interceptant les rayons X, comme le ferait une plaque métallique, est vu descendant le long de l'œsophage, s'engageant dans l'estomac, le parcourant, en révélant les anomalies lorsqu'il en existe.

Si le bismuth a été ingéré quelque temps à l'avance, comme l'exigent certaines recherches, on peut encore l'apercevoir aux divers points des intestins où les mouvements péristaltiques l'ont amené.

Je ne fais, bien entendu, qu'indiquer très sommairement l'une des applications des rayons X; ne suffit-elle pas pour faire comprendre que la clinique trouve, dans cette méthode, un précieux auxiliaire pour le diagnostic souvent si obscur des affections thoraciques et abdominales ?

L'outillage sert, à la fois, comme moyen de diagnostic et comme procédé de traitement. L'empressement avec lequel le chef du service met son laboratoire et ses connaissances spéciales à la disposition de ses confrères rend cette annexe de la clinique doublement précieuse, car les malades de ce service ne sont pas seuls bénéficiaires de ces améliorations, dont peuvent également profiter les malades des autres services de l'hôpital et même des malades de l'extérieur.

Quand aux propriétés thérapeutiques des rayons X, le nombre des guérisons obtenues, grâce à eux, dans des maladies diverses, et, en particulier, sans opérations, dans des cas de maladies cancéreuses avérées, est maintenant trop considérable pour qu'on puisse, malgré quelques insuccès inévitables, les mettre en doute. Certains cas sont fatalement au-dessus des ressources de l'art.

Le legs pieux de M^{me} Mellier mérite donc la reconnaissance publique, et le D^r Brunon doit être félicité d'en avoir fait un emploi aussi judicieux, aussi utile.

*
* *

Mais les applications thérapeutiques des rayons X ne peuvent se faire qu'à la surface des corps.

Un autre agent thérapeutique, de même ordre, le *radium*, permet de s'attaquer à des affections plus profondes.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, les intéressants et substantiels mémoires présentés au concours du prix Bouctot, en 1908, par M. le D^r X. Gouraud et

M. Saunier, sur *la radio-activité des sources thermales*. A cette occasion, notre distingué confrère, M. Lecaplain, vous présenta un savant rapport dont il est utile de rappeler quelques points : 1° la découverte, par l'illustre physicien Becquerel, en 1896, de radiations spéciales émanant des sels d'uranium « radiations présentant de grandes analogies avec les rayons cathodiques et les rayons X de Röntgen, dont les surprenantes propriétés ont émerveillé le monde entier » ; 2° la découverte, par M. et M^{me} Curie, du *radium*, extrait de la pechblende, et qui constitue le type des substances radio-actives ; 3° les applications que l'on avait commencé à faire des sels de radium à la thérapeutique.

Avec raison, M. Lecaplain s'était élevé contre les enthousiasmes excessifs qui, au risque de compromettre l'avenir d'une excellente méthode de traitement, prétendent en faire une panacée universelle.

Mais, ces exagérations mises à part, il est indubitable — de nombreuses observations le prouvent — que la découverte du radium et de ses propriétés a mis entre les mains des praticiens un précieux moyen de lutte, sans effusion de sang, contre certaines formes du cancer, ce mal jusque là réputé, non sans raison, impitoyable.

Il importait donc de se procurer ce remède nouveau. Mais pouvait-on demander à une administration hospitalière dont les ressources sont trop modestes un médicament dont un gramme coûte 400,000 francs ?

« Il reste un moyen » — écrivit le D^r Cerné, dans le

numéro du 15 janvier 1909 de la *Normandie médicale*, « faire appel à la générosité publique. Au nom des malades cancéreux, je demande à un ou plusieurs philanthropes rouennais les 4 à 5,000 francs dont nous avons besoin pour sauver ceux que le radium peut sauver. »

La réponse ne se fit pas attendre : le numéro suivant du même journal débutait ainsi : « Notre appel a été entendu. Un homme de grand cœur, qui n'a jamais cessé, au milieu des merveilleux développements d'une grande industrie, de penser aux intérêts, à l'hygiène, à la moralisation de ses ouvriers ; dont les œuvres philanthropiques sont universellement connues, a mis à notre disposition la somme que nous sollicitons pour l'achat de quelques parcelles de radium. M. Badin, de Barentin, n'a pas seulement témoigné sa sollicitude à son personnel, il a fondé, pour la commune de Barentin, un hôpital-hospice, un sanatorium, une crèche, etc.

« Aujourd'hui, c'est aux Rouennais qu'il prête son généreux concours. Au nom des malheureux, au nom de l'Ecole de médecine de Rouen, nous lui présentons ici, dans ce journal dont il est le lecteur assidu depuis nombre d'années, l'hommage de notre respectueuse admiration et de notre profonde reconnaissance.

« Ce noble exemple sera suivi, nous ne pouvons en douter. Au minimum indispensable que nous allons posséder, d'autres dons s'ajouteront et notre service du radium pourra se compléter pour le plus grand bien de tous. — A. CERNÉ. »

Ce serait, Messieurs, affaiblir l'effet de ces paroles

éloquantes et émues que d'y ajouter un seul mot. Je reviens donc, sans plus tarder, au sujet dont la contemplation suggestive de la liste des bienfaiteurs des hôpitaux m'a, un instant, écarté.

. . .

C'est en face du buste de Flaubert, dans un grand panneau resté vide jusqu'ici, et convenablement éclairé, que la Commission administrative a résolu de faire placer les portraits de Lecat et de Laumonier, avec une inscription rappelant les généreux donateurs (1).

Chargé par la famille de mon regretté maître et ami, le Dr Achille Flaubert, d'offrir ces portraits à l'Administration hospitalière, je tiens d'abord à remercier MM. les Administrateurs de l'excellent accueil qu'ils ont fait à ma démarche.

Ensuite, il m'a semblé que le devoir s'imposait presque de faire revivre pour quelques instants les personnages dont je viens de rappeler les noms, non point en entreprenant d'en écrire l'histoire, ce qui m'entraînerait beaucoup trop loin — cette histoire, d'ailleurs, a déjà été écrite, et mieux que je ne saurais le faire, pour certains d'entre eux — mais simplement en traçant, dans une rapide esquisse, quelques traits caractéristiques de leurs personnalités.

La mémoire de mon maître, Achille Flaubert, était riche en souvenirs, provenant de traditions paternelles : il se plaisait à les évoquer dans l'intimité ; quelques-

(1) Depuis cette lecture, le placement a été effectué, et dans les conditions les plus satisfaisantes.

uns d'entre eux trouveront place dans cette communication.

Commençons par Lecat. A bien des titres il mérite de figurer le premier dans cette revue : il est le plus ancien de tous et c'est à lui, pour une bonne part, que notre Compagnie doit l'existence.

Bien curieuse figure que celle de Lecat, dont notre excellent confrère, M. le D^r Boucher, nous a raconté, dans une très intéressante notice, insérée au *Précis* de 1901, les débuts mouvementés et laborieux.

Son père exerçait la chirurgie à Blérancourt, bourg de Picardie, où Lecat naquit le 6 septembre 1700. Il était destiné à devenir chirurgien de campagne comme son père ; mais les dispositions d'un esprit très éveillé dès le jeune âge et avide de connaissances variées, l'entraînèrent tout d'abord vers d'autres études. Ce fut la philosophie qui l'attira, en premier lieu, puis la théologie ; il embrassa même, nous dit le D^r Boucher, l'état ecclésiastique, et, pendant quelques années, porta le petit collet sans avoir prononcé les vœux.

Puis, les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences naturelles, la météorologie, le dessin, l'architecture militaire se disputent tour à tour ou simultanément ses préférences, si bien que, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, il demeure indécis sur le choix d'une carrière.

Enfin, il se décide à s'orienter vers la chirurgie et commence ses études à Reims, sans pourtant abandonner les sciences qui l'avaient, les premières, captivé, puisqu'en 1724, on le voit publier, à Reims, une dis-



LECAT

sertation sur le balancement des arcs-boutants de l'église Saint-Nicaise, pour démontrer que le mouvement très sensible éprouvé par ces arcs-boutants, lorsqu'on sonne les cloches, n'altère en rien leur solidité; et qu'en 1725, à l'occasion d'une aurore boréale qui avait considérablement impressionné l'opinion publique, il publie une lettre dans laquelle il combat la superstition populaire qui voulait voir, dans ce phénomène, des présages fâcheux. Il quitte Reims, pour aller à Paris continuer ses études et devient l'élève du célèbre chirurgien Morand, et de Winslow, le grand anatomiste.

Ce fut à cette époque que l'archevêque de Rouen, Mgr de Tressan, eut occasion de le rencontrer. Frappé de la vivacité de son intelligence et de sa merveilleuse facilité de travail et d'assimilation, il se l'attacha comme chirurgien avant même qu'il eut conquis ses grades.

Quelques années plus tard, Lecat est définitivement fixé à Rouen, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, démonstrateur royal d'anatomie, lithotomiste patenté, etc., etc. Son activité tient du prodige; il correspond avec presque toutes les Sociétés scientifiques de France et de l'étranger, prend part à tous les concours, à tous les débats scientifiques de quelque importance; se voit invité par l'Académie royale de chirurgie à ne plus concourir pour ses prix, son nom ayant pour effet de décourager et d'écarter tous les autres concurrents.

« La Société des Curieux de la Nature, de Saint-Petersbourg, qui avait coutume de donner un surnom

résumant ses qualités à chacun de ses membres, l'appela Plisthonicus, c'est-à-dire le remporteur de prix. » (D^r Boucher.)

C'était, a dit de lui un ancien membre de notre Compagnie, dans un discours à l'Académie, le 8 août 1844, « un de ces esprits qui ne peuvent contenir en eux-mêmes le feu qui les anime et dont l'ardeur se communique à tout ce qui les entoure ».

Après avoir fondé, avec quatre de ses amis, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, il en assura la vitalité par sa fécondité inépuisable. Sur 257 communications qui figurent au *Précis*, de 1751 à 1760, 74 sont de lui. Il fut directeur, en 1745, et secrétaire pour la classe des Sciences de 1752 jusqu'à sa mort, en 1768.

En 1762, Lecat avait reçu des lettres de noblesse.

Son mérite était trop éclatant, ses succès en tous genres trop notoires pour ne pas susciter de jalousies.

Que ne lui reprocha-t-on point ? ambition, vanité, désir immodéré de paraître, etc., etc.

Mais ce fut surtout à l'occasion d'un voyage à Lille, en 1755, que se déchaînèrent les attaques les plus virulentes. Il fut dénoncé à l'Académie royale de chirurgie, dont il était membre associé régnicole, comme s'étant livré à des pratiques charlatanesques.

Et, chose surprenante, affligeante même, plus de cent ans après sa mort, on vit ces accusations reparaître sous la plume d'un historien de grand talent et des plus honorables(1), mais qui semble, dans cette occasion, avoir trop

(1) Guardia, *La Médecine à travers les siècles*.

écouté les rancœurs des ennemis de Lecat. Voici, en effet, les traits sous lesquels il le représente : « C'est dans la catégorie des médecins vaniteux qu'il faut ranger Lecat, célèbre chirurgien de Rouen, et membre de l'Académie royale de chirurgie. Cet homme habile, qui s'était fait une grande réputation dans son art, devait sa notoriété autant à ses talents, qu'on ne saurait justement contester, qu'aux soins assidus qu'il donnait à l'entretien et à l'accroissement de sa renommée. J'ai sous les yeux une lithographie qui le représente d'après un très beau portrait conservé à Rouen (1).

« Le front est découvert et l'œil très vif ; il y a sur ce masque beaucoup d'intelligence et de finesse. Mais ce nez proéminent et pointu, cette bouche largement

(1) Sans nul doute, ce portrait est celui qui vient d'être offert par M^{me} Roquigny-Flaubert à l'Administration des hôpitaux, et la lithographie est un double de celle qui figure dans la salle de vos séances.

Le portrait ne porte pas de signature, du moins dans les parties de la toile accessibles à la vue ; mais un très intéressant travail de M. l'abbé Porée, membre correspondant (*Notes sur quelques portraits de Lecat*), inséré dans le *Précis* de 1898-1899, permet de l'attribuer avec certitude à Dupont. La gravure, conservée dans la salle des séances, est signée Bacheley, elle est la reproduction exacte du portrait, sauf qu'elle représente Lecat vu à gauche, alors que la toile le représente vu à droite.

D'après M. l'abbé Porée, il y aurait eu (outre celui qui nous occupe), plusieurs portraits de Lecat ; l'un de Thomiers, gravé par Jean-Georges Wille ; un autre de Jean-Bernard Restout, gravé par Henriquès ; un troisième appartient à M. l'abbé Blanquart, curé de la Saussaye (Eure), membre correspondant de l'Académie. Sur le fond, à droite, on lit la signature : peint par Le Chevalier Sixe, en 1751.

M. Moinet, ancien directeur des hôpitaux, a bien voulu faire les photographies des portraits de Lecat et de Laumonier qui sont jointes à ce travail.

fendue, ce menton court, arrondi et relevé, le pli qui avoisine la commissure des lèvres et la saillie des pommettes, composent un visage d'une physionomie très complexe, où l'on démêle pourtant trois sentiments en prédominance : la satisfaction de soi-même, l'inquiétude et l'insolence. Avec ses traits aigus et sa face osseuse, Lecat représente à merveille le type de la vanité inquiète. Le physique du personnage répond parfaitement à l'esprit et au caractère qu'il fit paraître dans une carrière parcourue non sans éclat et sans utilité, malgré la préoccupation qu'il eut constamment de contenter sa vanité sans mesure. »

Sans mettre en doute une sagacité permettant de découvrir les sentiments intimes d'un individu dans l'analyse de son portrait, la forme des protubérances ou des rides de son visage, je ne puis me défendre de penser que l'auteur de cette description eût peut-être éprouvé quelque embarras pour la faire, s'il n'eût connu d'abord l'histoire du personnage et s'il ne s'était, à son insu, laissé influencer par les critiques acerbes de ses adversaires.

Certes Lecat n'était pas sans défauts. Lui-même convient, non sans malice, que la satisfaction de remplir son devoir n'était pas son unique mobile.

On lit, en effet, dans la préface du *Précis* concernant les opérations de la taille : « L'auteur le plus désintéressé, le plus dévoué au bien public, a deux buts lorsqu'il travaille : le bien public et le sien propre, soit honneur, soit profit. Celui qui ne le dit pas le pense ; ou, si c'est possible qu'il n'y pense pas, il est entraîné par

ce sentiment comme par l'instinct. Le public n'est pas dupe de celui qui cache ce sentiment avec le plus d'art ».

Au nombre des défauts qu'on lui a reprochés, à tort ou à raison, mais certainement en les exagérant, Lecat n'avait donc pas celui d'afficher des prétentions au désintéressement ; il semble même assez vraisemblable, à distance, qu'il dût pratiquer cette vertu dans une certaine mesure, car, après une carrière sans doute lucrative, il mourut laissant assez peu de fortune pour que l'Administration des hôpitaux se considérât comme obligée de venir au secours de sa veuve.

Quant à l'affaire de Lille, je crois qu'envisagée sans parti-pris, elle peut se résumer de la manière suivante : Lecat avait été appelé à Lille par un M. de Vallerave, ancien capitaine de grenadiers, chevalier de Saint-Louis, et deux dames, affligées comme lui de cataractes.

M. de Vallerave, qui était l'un des principaux magistrats de Lille, lui demandait, dans sa lettre, s'il voudrait faire une tournée dans les villes de Flandre et pratiquer les opérations qui se présenteraient.

Avant de continuer ce récit, permettez-moi, Messieurs, une petite digression. Pour apprécier sainement les actions humaines, surtout lorsqu'elles remontent à une époque lointaine, il ne faut pas les considérer dans le cadre actuel de l'existence, mais dans le milieu, le temps, les circonstances où elles ont été accomplies.

Or, si, de nos jours, le développement des études médico-chirurgicales, et, en particulier, de l'anatomie et

de la médecine opératoire, a rendu accessibles à de nombreux praticiens des opérations autrefois réservées, et pour cause, à un très petit nombre de privilégiés ; si, à l'heure actuelle, dans tous les centres importants, et même dans de petites villes ou bourgades, se rencontrent, couramment, des chirurgiens instruits, habiles, capables de mener à bonne fin les opérations les plus délicates, il était fort loin d'en être ainsi du temps de Lecat. Le D^r Boucher nous a montré quelles difficultés rencontra Lecat lorsqu'il voulut enseigner l'anatomie, sans la connaissance approfondie de laquelle il est impossible de faire de bonne chirurgie.

Fort rares étaient donc, à cette époque, ceux qui pouvaient, osaient se livrer à la pratique des opérations. Presque tous les cas un peu difficiles étaient centralisés au chef-lieu. J'ai entendu raconter par Flaubert que, durant de longues années, et encore au commencement du siècle dernier, il y avait à l'Hôtel-Dieu une salle (salle Saint-Ferdinand) pouvant contenir, si je ne me trompe, seize ou dix-huit lits, exclusivement réservés aux malades opérés ou à opérer de la pierre, et que cette salle était presque constamment remplie.

Lecat était lithotomiste patenté pour toute la province de Normandie.

Magnifique domaine pour s'entretenir la main !

Il n'y a dont rien d'étonnant à ce que ses merveilleuses aptitudes, et l'immense réputation dont jouissaient ses talents d'opérateur, fissent solliciter de très loin son intervention en la mettant à contribution pour les pauvres.

Dans sa réponse à M. de Vallerave, Lecat dit : « Il n'est pas douteux que je me fasse un plaisir d'exercer mon art dans toute son étendue, *partout où j'en trouverai des occasions honnêtes*. Je consens que MM. les Magistrats de Lille informent ceux des autres villes de mon arrivée et de mon séjour à Lille (excepté, pour la taille, celles où opère, en qualité de pensionnaire, mon ami M. Vandergracht, à qui je serais fâché de faire le moindre tort); *mais je ne crois pas qu'il me convienne de donner mon itinéraire; cela sent un peu trop cette espèce d'opérateurs avec laquelle je serais trop honteux d'être confondu*; j'opérerai à Lille seulement, et les affligés des autres villes ou y viendront ou me manderont exprès. »

M. de Vallerave et les autres magistrats de la province crurent, sans doute, bien faire en avertissant, par affiches, de l'arrivée de Lecat, les pauvres qui avaient besoin d'opérations, et en leur indiquant les précautions préparatoires à prendre.

Cette publicité fut attribuée à Lecat et dénoncée à l'Académie de chirurgie qui chargea l'un de ses membres, M. Bagieu, alors en déplacement à Lille, d'instruire l'affaire.

De retour à Paris, M. Bagieu, que Morand, secrétaire perpétuel de l'Académie, qualifie « bon observateur et praticien excellent » répondit que, « prévoyant les justes inquiétudes de l'Académie sur cela, il avait approfondi l'affaire; que MM. les Magistrats avaient fait imprimer et répandre d'office les lettres-circulaires en question, *que M. Lecat n'y avait aucune part et*

qu'il s'est comporté partout d'une façon honorable. »

Cette réponse de M. Bagieu, complétée, corroborée par la lettre écrite par Lecat à l'Académie de chirurgie me semble devoir clore ce débat à l'entière justification de notre concitoyen.

Si je me suis laissé entraîner à vous entretenir de de cette querelle plus longuement que je n'aurais voulu, c'est que j'ai considéré presque comme un devoir de ne pas laisser peser sur la mémoire d'un de nos plus illustres compatriotes des imputations que j'estime imméritées.

..

Le successeur de Lecat, comme chirurgien en chef, lithotomiste, professeur, fut son gendre David. Aucune plaque commémorative ne lui est consacrée à l'Hôtel-Dieu, et je crois, néanmoins, nécessaire de vous en parler, car il est de ceux dont le nom et les services ne doivent pas être oubliés.

Dans une circonstance semblable à celle qui avait suggéré au D^r Pennetier l'heureuse pensée de faire revivre la mémoire de Laumonier, M. le D^r Cerné, professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole de médecine, a rappelé, avec sa compétence particulière, les incontestables mérites de David, dont, fâcheusement, la renommée fut éclipsée par le rayonnement persistant de de la gloire de son beau-père.

David n'était pas d'origine normande ; il était né dans l'Ain, à Gex, en 1737 ; mais il fut attiré à Rouen par un concours ouvert devant l'Académie de cette ville

en 1765. Voici en quels termes, plus spirituels que bienveillants, Louis, le célèbre secrétaire général de l'Académie royale de chirurgie, raconte les circonstances qui le fixèrent définitivement dans notre ville.

« M. Lecat, qui tenait un rang très distingué dans l'Académie de Rouen, avait une fille unique, dans l'âge d'être pourvue. Les grâces de la jeunesse et de la figure recevaient un nouveau prix d'une éducation très soignée. Mais, monsieur son père, dont la culture des sciences avait toujours été la passion dominante, plus occupé de sa réputation et de la gloire qu'il y attachait que de la fortune, jugea que les arrangements domestiques demandaient un gendre qui pût lui succéder avec honneur dans toutes ses places. C'était une très bonne dot et elle fut accordée à M. David. M. Lecat fit connaître ses intentions et, sans indiquer précisément un concours, les choses s'arrangèrent de telle façon que plusieurs jeunes chirurgiens se rendirent de Paris à Rouen dans l'intention de mériter la palme. M. David était du nombre. On aurait pu parier presque à coup sûr qu'il aurait l'aveu du père, d'après les succès académiques qui étaient si fort de son goût. La victime paraissait ignorer qu'elle était l'objet de la recherche de ces Messieurs et il est assez probable qu'elle redoutait le sacrifice qu'on devait faire de sa personne. Si l'on s'en rapporte au mécontentement, ou peut-être au dépit des rivaux, qui ont été trompés dans leurs espérances, M. David ne s'est occupé qu'à se rendre agréable à la mère, et il y a réussi. Il sut donc mieux qu'eux calculer les efforts pour parvenir à son but. »

Le Dr Cerné ajoute : « La relation est piquante et méchante, ce que l'on comprendra par l'inimitié survenue entre Louis et David, précisément à propos de Lecat. Mais je dois dire que la tradition d'une sorte de concours est restée dans la famille David, au sujet de ce mariage. »

Dans la suite du temps, les dispositions réciproques de M^{me} Lecat et de David, qui, d'après Louis, auraient assuré le triomphe matrimonial de ce dernier, eurent-elles assez de consistance et de durée pour détruire, en ce qui les concerne, la légende, si bien accréditée de nos jours, des relations aigre-douces entre gendres et belles-mères ?

Les quelques détails que donne, à cet égard, le Dr Cerné, prouvent le contraire ; le passage se termine ainsi : « La discorde éclate bientôt, aboutit à des échanges d'injures, à un procès, et, après sept années seulement, à une séparation..... de logement. »

En effet, après la mort de son mari, M^{me} Lecat avait été autorisée à habiter à l'Hôtel-Dieu avec son gendre et sa fille.

Mais, comme le fait observer M. Cerné, ce qui nous importe beaucoup plus qu'une vie privée plus ou moins heureusement conduite, ce sont les mérites professionnels. Voici comment le savant professeur apprécie ceux de David :

« Il nous reste, dit-il, à décrire David vraiment chirurgien, apportant au diagnostic et au traitement des maladies une observation scrupuleuse et une perspicacité remarquable. Louis, que nous avons cité plus

haut sur un tout autre sujet, rend à ses qualités une pleine et entière justice, et l'on sait s'il était bon juge! »

« Dans ses nombreux mémoires, il est quelques points vraiment importants, où l'on peut dire que David a fixé la science, a posé des règles et formulé des préceptes dont on ne s'est pas écarté depuis lors, ou auxquels on est revenu après s'en être éloigné. Ce sont les maladies des os qui paraissent l'avoir tout particulièrement intéressé. Il est universellement cité comme ayant nettement, le premier, érigé en principe le traitement conservateur dans la nécrose osseuse. »

Le D^r Bouvier, dans ses remarquables études sur les maladies de l'appareil locomoteur, montre qu'en la même année 1779, parurent deux opuscules traitant du mal vertébral, l'un de David, l'autre de Percival-Pott; en même temps, donc, que le chirurgien anglais, dont le nom est demeuré attaché à l'histoire de cette maladie, David l'avait parfaitement décrite, et l'on pourrait dire, tout aussi justement « mal de David » que « mal de Pott ».

« Il n'y a rien, fait remarquer le D^r Cerné, rien à retrancher, même maintenant, des appréciations de David sur ce sujet. »

Il est donc hors de doute que ce chirurgien rouennais a laissé, en divers points de la science, l'empreinte de son talent, et si l'on songe qu'il est mort à quarante-sept ans, après seize années seulement de pratique comme chirurgien en chef, on sera sans doute d'avis que lui aussi a bien mérité que son souvenir soit conservé.

Lauréat de l'Académie de Rouen, lors de son arrivée dans notre ville, David en était devenu membre, avec le titre d'adjoint, en 1766, puis, comme titulaire en 1770, et président en 1773.

Comme son beau-père, il aborda volontiers des sujets très divers; c'est ainsi que M. Cerné le signale aux amateurs de la pédale comme un précurseur du roulement sur billes; il avait, en effet, préconisé l'insertion de petits cylindres dans les moyeux des roues, pour rendre le frottement moins considérable.

* *

Son successeur, en 1785, dans les fonctions de chirurgien en chef, professeur et démonstrateur royal d'anatomie et de chirurgie, et lithotomiste pensionnaire, fut Laumonier, qui fut élu en 1786 membre de votre Académie, et président en 1792.

Le D^r Pennetier nous le montre chirurgien habile et novateur : « Un jour, dit-il, qu'il ouvrait un abcès pelvien chez une jeune femme récemment accouchée, il s'aperçut que l'ovaire était le siège de désordres irréparables; il se décida, témérairement, à faire l'ablation de l'organe, et la malade guérit. »

C'était la première ovariectomie. A ce sujet, Laumonier fit à l'Académie, en 1786, une communication ayant pour titre : « Extirpation de l'ovaire ».

Dans une autre circonstance, Laumonier ayant diagnostiqué une grossesse normale s'était proposé de pratiquer une opération qui seule pouvait sauver la malade.



LAUMONIER

Mais, sur seize de ses confrères appelés à donner leur avis dans ce cas embarrassant, sept se prononcèrent pour l'opération, neuf contre. Laumonier dut, à contre-cœur, se ranger à l'avis de la majorité. La malade mourut; les résultats de l'autopsie montrèrent que Laumonier avait raison, et qu'il était regrettable qu'il n'eût pu donner suite à son projet.

Ces deux exemples cités par le Dr Pannetier montrent quelle était la valeur chirurgicale de Laumonier; mais ce qui appela particulièrement sur lui l'attention des savants, ce furent ses travaux en anatomie, ses recherches sur le système lymphatique, et plus encore la création, sous son impulsion, d'une école destinée à l'enseignement de l'art des préparations modelées en cire. Il avait acquis, à cet égard, une réputation incontestée, ainsi qu'en témoigne le rapport d'une Commission de l'Institut, dont faisaient partie les illustres savants, Fourcroy, Chaptal, Cuvier.

« Laumonier, y est-il dit, a appliqué tous ses moyens avec tant de patience et un sentiment si parfait de ressemblance qu'il n'y a, pour ainsi dire, que le tact et l'odorat qui avertissent que ce n'est point un cadavre que l'on voit. Nous pouvons assurer que la France a aujourd'hui l'honneur de surpasser l'Italie dans l'art des représentations anatomiques; mais cet art n'est possédé que par le seul M. Laumonier dans ce degré de perfection. »

Le portrait de Laumonier présente, à cet égard, comme pièce documentaire, un intérêt considérable (1).

(1) Ce portrait est signé Heinsius.

Le chirurgien-anatomiste y est, en effet, représenté exécutant en cire une pièce d'anatomie d'après un modèle disséqué. Dans sa main gauche sont quelques ébauchoirs, pendant que la main droite tient un *compas*, témoignage voulu de la précision mathématique qu'il apportait à l'exécution de son travail.

Conformément aux conclusions de l'Institut, un décret fut rendu au palais de Saint-Cloud le 29 mai 1806, portant, en substance, qu'une école destinée à l'enseignement de l'art des préparations anatomiques modelées en cire, sous la direction de M. Laumonier, sera établie à Rouen; qu'il y sera exécuté des séries de pièces d'anatomie humaine, les plus délicates et les plus compliquées, pour l'usage des écoles de médecine; des pièces d'anatomie comparée nécessaires à la collection du Muséum d'histoire naturelle, etc.; — que six élèves suffisamment versés dans les connaissances anatomiques et dans l'art de modeler seront attachés à cette école, sur la nomination du Ministre de l'Intérieur, après présentation d'une Commission composée de professeurs nommés par l'Ecole de médecine de Paris et le Muséum d'histoire naturelle. »

A cette période de la vie de Laumonier se rattache une plaisante aventure qui, paraît-il, divertit fort ses concitoyens, et qui me fut racontée par Flaubert.

Laumonier était grand amateur de bals masqués. C'était alors un usage très répandu que ces bals fussent fréquentés, non seulement par la jeunesse qui s'amuse, mais aussi par des personnes d'un âge plus mûr, attirées par la curiosité du spectacle.

On s'y rendait soit revêtu d'un domino, soit en costume de ville, avec ou sans masque.

Cette coutume dura assez longtemps ; l'un de mes plus savants maîtres, ancien membre de cette Académie, personnage grave et de mœurs irréprochables, ne dédaignait pas d'assister aux bals du théâtre, encore vers le milieu du siècle dernier.

Était-ce pour la satisfaction platonique de voir les amusements d'autrui que Laumonier allait au bal ? Mon narrateur n'en croyait rien.

Quoi qu'il en soit, un certain soir que, selon sa coutume, Laumonier était au bal, la curiosité générale des assistants ne tarda pas à être mise vivement en éveil par un spectacle inaccoutumé.

Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, bien connu de toute la population rouennaise, s'y multipliait ; il était partout à la fois, circulant sans trêve ni relâche, montrant un entrain surprenant, une verdeur et une pétulance inlassables.

On eut bientôt l'explication de cette énigme : Habiles dans l'art du modelage, ses élèves s'étaient confectionné des masques reproduisant avec une scrupuleuse exactitude les traits du maître, et revêtus tous de costumes absolument semblables, irréprochables sosies, ils donnaient l'illusion d'un personnage unique, jouissant du don d'ubiquité. Pour n'être pas chirurgicale, l'opération n'en avait pas moins été très artistement exécutée et, par suite, la plaisanterie pleinement réussie.

Flaubert ajoutait à ce récit que Laumonier avait trop d'esprit et de bienveillance pour se fâcher de cette

équipée, et qu'il avait été le premier à rire de cette « farce » d'étudiants tout à fait originale.

Il convient d'ajouter que ces *farceurs* étaient tous sujets d'élite, parmi lesquels on comptait Achille-Cléophas Flaubert, qui eut une si brillante carrière dans notre ville; puis Delmas, docteur en chirurgie et procureur de l'Ecole de Montpellier, envoyé de cette ville à Laumonier pour être formé dans l'art des préparations artificielles. Retourné dans son pays, il devint un distingué professeur et enrichit le Conservatoire de la Faculté de pièces remarquables; puis encore les deux frères Cloquet, qui conquérèrent à Paris, de hautes situations. L'aîné, Hippolyte, dont les connaissances étaient très variées, anatomiste, naturaliste, etc., devint professeur d'anatomie à la Faculté de médecine. Sa brillante carrière fut interrompue, en 1840, par une mort prématurée, à l'âge de cinquante-trois ans.

Jules, de trois ans plus jeune que son frère, fut plus tard créé baron et devint, en 1831, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine. Il en est assez souvent parlé dans la correspondance de Gustave Flaubert, car les relations d'amitié nouées à Rouen s'étaient perpétuées et les deux frères Flaubert se louaient fort de la bienveillance, à leur égard, du vieil ami de leur père.

On le voit, Laumonier était bien entouré et bien secondé, car si, parfois, ces jeunes gens sacrifiaient au plaisir, le plus souvent ils travaillaient ferme. De cette collaboration résultèrent des pièces artificielles fort remarquables; je me borne à signaler l'une d'elles,

très importante, qui est conservée au musée Orfila de la Faculté de Médecine de Paris.

De nos jours, les procédés de Laumonier se sont modifiés, industrialisés.

Les pâtes inaltérables, imaginées par le Dr Auzoux, pour remplacer la cire, ont permis d'obtenir des pièces, moins parfaites, il est vrai, que celles de Laumonier, mais plus résistantes; formées de parties amovibles, faciles à manier, superposables, elles rendent de grands services dans l'enseignement, notamment dans celui de l'histoire naturelle, pour les écoles, lycées, etc.

Il était bon de rappeler que cette industrie toute moderne dérive de l'initiative de Laumonier.

..

Celui-ci eut pour successeur à l'Hôtel-Dieu un de ses anciens élèves, Flaubert. Il n'était venu à Rouen, dit sa petite fille, M^{me} Commanville, (maintenant M^{me} Franklin Grout), dans ses souvenirs sur Gustave Flaubert, « que pour le temps de remettre sa santé affaiblie par trop de travaux et les privations d'une vie pauvre ». Une idylle l'y fixa.

Fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, Flaubert avait eu, au cours de ses études en médecine à Paris, des succès brillants, d'autant plus brillants qu'ils étaient remportés sur les concurrents les plus redoutables, tels que Marandal, Magendie, Breschet, Pelletan, qui ont laissé de grands noms dans la science. Il obtint, entre autres, « le premier prix au grand concours et fut, par ce succès, reçu docteur sans qu'il

en coûtât rien aux siens. A peine venait-il de passer ses examens, qu'il fut envoyé par Dupuytren, dont il était l'interne, à Rouen près de Laumonier (1). »

Le Dr Chéreau, dans son intéressante notice du dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, sur Flaubert père, prétend que Dupuytren avait saisi avec empressement cette occasion d'évincer un futur compétiteur qu'il jugeait redoutable.

Dans la maison de son nouveau chef de service Flaubert rencontra une jeune fille, orpheline, qui avait alors treize ans ; elle était en pension et sortait, chaque semaine, chez sa marraine, M^{me} Laumonier, sœur de Guillaume Thouret, député de Rouen et président des Etats-Généraux.

« Elle venait d'arriver comme mon grand-père, — dit M^{me} Commanville, — quand ils se virent. Quelques mois après ils s'avouèrent leur amour et se promirent d'être l'un à l'autre. Le ménage Laumonier, semblable à beaucoup d'autres de cette époque, tolérait, sous des dehors spirituels et gracieux, la légèreté des mœurs. La nature éminemment sérieuse de ma grand'mère et son amour la préservèrent des dangers d'un tel milieu. Mon grand-père, d'ailleurs, plus clairvoyant qu'elle ne pouvait l'être, voulut qu'elle restât en pension jusqu'au moment de l'épouser. Elle avait dix-huit ans et lui vingt-sept quand ils se marièrent. Leur bourse était légère, mais leur cœur ne s'en effraya pas. L'apport de mon grand-père se bornait à son avenir ; ma grand'mère avait une petite ferme d'un revenu de 4,000 livres. »

(1) Caroline Commanville. *Souvenirs sur Gustave Flaubert.*

J'ai connu M^{me} Flaubert mère; c'était une femme excellente, fort intelligente et modeste, douce, accueillante. Ses traits, dans sa vieillesse, donnaient l'impression que, jeune, elle devait être très séduisante.

Le jeune ménage s'installa dans la rue du Petit-Salut (maintenant rue Ampère). C'est là que, le 9 février 1813, naquit Achille Flaubert, le futur chirurgien, l'aîné de la famille.

En 1815, la santé de Laumonier l'ayant obligé à cesser, momentanément, pensait-on, ses fonctions, Flaubert fut, avec le titre d'adjoint, chargé du service; puis, la maladie s'étant aggravée, on lui donna le titre de chirurgien en chef. Mais « l'Administration hospitalière, prenant en considération les longs services rendus aux pauvres par Laumonier, exprima le désir de le voir conserver le titre de chirurgien honoraire, avec le traitement et le logement dont il avait joui jusqu'alors, comme une légitime récompense de ses travaux passés ». (D^r Pennetier.)

Le Ministre ratifia cette mesure. Dans la lettre par laquelle Laumonier remerciait l'Administration des hospices et le Ministre se trouve un passage qui mérite d'être cité, car il honore à la fois les deux chirurgiens : « J'avais depuis longtemps, dit-il, formé le vœu d'associer à mes derniers efforts un sujet capable de répondre un jour à la confiance dont vous m'avez si longtemps honoré. Le choix que vous avez fait de M. Flaubert ne peut manquer de remplir vos espérances; j'ai reconnu le premier qu'il devait à son tour illustrer la carrière à laquelle il se destinait. En terminant la mienne, il

m'est doux de penser que vous aurez conservé un souvenir honorable de mon zèle et de mon dévouement. Vous m'en donnez une preuve qui m'impose la plus vive reconnaissance. »

Laumonier rendit le dernier soupir le 10 janvier 1818. Ce fut alors que le ménage Flaubert alla s'installer à l'Hôtel-Dieu, où, trois ans plus tard, le 12 décembre 1821, naquit Gustave Flaubert.

La carrière professionnelle de Cléophas Flaubert s'accomplit dès lors avec une utilité et un éclat dont je ne saurais mieux donner l'idée qu'en reproduisant quelques lignes de la notice du Dr Chéreau :

« Sans avoir jamais rien écrit, dit-il, (il y a ici une légère erreur), ce chirurgien a obtenu une grande notoriété, non seulement dans la Normandie qu'il habitait, mais encore dans toute la France et même à l'étranger. C'est que, comparable sous bien des points à Dupuytren, il n'a eu en vue que la pratique, l'instruction des élèves au lit du malade. Doux, affable, plein de bonhomie, sachant se faire estimer, chéri du peuple, ami dévoué, indépendant, et d'une certaine opiniâtreté, possédant un jugement sain, d'une scrupuleuse exactitude dans son service, connaissant à fond son art, plein de ressources dans les cas d'une gravité exceptionnelle, Flaubert pouvait être nommé le Dupuytren de la province. »

Flaubert entra à l'Académie de Rouen en 1815 et en fut vice-président en 1826. Dans son discours de réception, il émettait quelques pensées judicieuses, qu'il peut être utile de méditer : « Puisque le médecin,

disait-il, ne doit être étranger à aucune des sciences, s'il est appelé à observer et à s'instruire partout, c'est particulièrement au milieu des sociétés savantes qu'il peut espérer d'acquérir des connaissances solides, soit en conversant avec des médecins instruits, mûris par l'expérience, soit en s'éclairant des lumières de ceux qui s'occupent à étendre le domaine des sciences physiques ou morales. »

Le *Précis* de l'Académie contient un certain nombre de ses communications, et, par le moyen des thèses de ses élèves, il répandait ses idées et innovations en thérapeutique — méthode des grandes incisions dans le traitement des abcès froids (thèse de Bailleul); suture osseuse pour la guérison des pseudarthroses (thèse de Laloy), etc. L'assertion de Chéreau, qu'il n'a jamais rien écrit, n'est donc pas littéralement exacte. Ce qui est vrai, c'est que le temps lui manquait presque toujours pour le faire, absorbé qu'il était par les soins d'une immense clientèle.

Pour bien faire apprécier l'estime et l'affection que lui avaient values les services rendus, il suffira de rappeler que sa mort, survenue brusquement le 15 janvier 1846, en plein exercice professionnel, fut un deuil général; que ses funérailles revêtirent un caractère à la fois grandiose et touchant. La population presque entière de la ville y assistait et ses anciens malades de l'Hôtel-Dieu avaient tenu à honneur de porter à bras son cercueil.

Quelle plus belle apothéose un médecin pourrait-il rêver ?

Que vous dirai-je, maintenant, Messieurs, de son successeur, mon vénéré maître, Achille Flaubert, que vous ne sachiez? Quelques-uns d'entre vous, sans doute, l'ont connu, et à l'occasion du travail du Dr Pen-netier, sur Laumonier, j'ai eu déjà l'honneur de vous en entretenir en 1889 (1). Par quelques détails de sa vie bien connus de moi, je vous ai fait entrevoir les qualités de cœur de ce chirurgien qui n'avait pas moins de dévouement, de patience, de douceur pour ses plus modestes malades de l'hôpital que pour les personnes les plus riches ou les plus puissantes de sa clientèle. Souvent je le vis, le soir, parfois même la nuit, rentrant après une journée de fatigue, aller encore faire un tour dans ses salles pour voir un malade ou un opéré dont l'état le préoccupait; et, lorsqu'il partit pour Nice, afin de tâcher d'y retrouver des forces qui l'abandonnaient, sa dernière recommandation eut pour objet son service, dont j'étais alors chargé.

Je me suis demandé parfois si l'amitié dont il m'honora n'avait pas eu pour point de départ une réponse un peu vive que je lui fis à l'occasion d'une réprimande que je jugeais peu méritée; et si la bonté et l'esprit de justice du maître ne lui avaient pas suggéré l'idée d'un moyen discret et délicat de panser la légère blessure faite à la susceptibilité un peu excessive, j'en conviens, d'un simple étudiant. Toujours est-il qu'à

(1) *Laumonier et les Flaubert*, simple esquisse de trois chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Rouen pendant un siècle (1785-1882).

partir du lendemain de ce jour, après qu'une opération pratiquée au dehors, dans l'Eure, eut plus longuement, plus intimement réuni le maître et l'élève, il me témoigna une affection presque paternelle.

Au point de vue des qualités professionnelles, son diagnostic était sûr, sa prestesse et sa sûreté de mains peu communes, et bien précieuses à une époque où le chloroforme, peu connu et mal employé, n'apportait pas encore aux malades et aux opérateurs le secours de ses admirables propriétés.

Au point de vue scientifique, le nom d'Achille Flaubert restera attaché à une opération qu'il imagina et pratiqua le premier avec succès : l'ablation du maxillaire supérieur sain, dans le but de créer une voie d'accès pour l'extirpation de polypes naso-pharyngiens que leur volume et leur situation ne permettent pas d'enlever par les voies naturelles (1).

Il mourut en janvier 1882, à Nice.

Avec lui s'éteignit une antique tradition, celle du logement du chirurgien en chef dans l'Hôtel-Dieu. Longtemps il en avait été de même pour le médecin en chef; notre ancien confrère, le Dr Hellis, avait été le dernier à jouir de ce privilège.

En suivant pas à pas, de Lecat à Achille Flaubert, la liste des *chirurgiens* dont les noms — David excepté — figurent dans l'escalier d'honneur de l'Hôtel-Dieu, j'ai dû laisser de côté un *médecin* qui s'y trouve également

(1) Observation d'ablation de l'os maxillaire supérieur en totalité, pour une affection indépendante de cet os : guérison. (*Arch. gén. de Méd.*, 1840.)

et à juste titre, celui de Lépecq de la Clôture. Je ne saurais le passer sous silence, car, à son époque, il occupa, dans la science, surtout comme épidémiologiste, un rang distingué.

Il s'était établi d'abord à Caen, où il était né en 1736 ; puis il vint à Rouen, fut médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie en 1778, et président en 1782 et 1791. Ses recherches sur les épidémies ont été consignées particulièrement dans deux ouvrages : *Observations sur les maladies épidémiques en 1776* et *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques en 1778*. Il était, si je ne me trompe, le grand-père de notre vénéré confrère, M. de Glanville, mort il y a quelques années, et qui, malgré son grand âge, était encore assidu aux séances de l'Académie.

..

J'ai terminé, Messieurs, la revue de ces souvenirs évocateurs de services rendus à l'humanité et à la science, que les Administrations antérieures ont eu la bonne pensée de grouper dans l'escalier d'honneur de l'Hôtel-Dieu. En décidant de placer au même lieu les portraits de Lecat et de Laumonier, offerts par les héritiers des Flaubert, l'Administration actuelle semble indiquer l'intention de poursuivre et compléter l'œuvre de ses devancières. Sans nul doute tout le monde applaudira à cette heureuse pensée.

Ainsi se trouverait constitué le noyau d'un très intéressant musée d'histoire locale, que des apports

successifs pourraient enrichir. L'avenir se trouve ainsi réservé. Il reste là d'autres places susceptibles de recevoir la même destination, et l'exemple donné par M^{me} Roquigny-Flaubert et son fils est de nature à inciter, soit maintenant, soit plus tard, les possesseurs de souvenirs analogues à en faire don aux hôpitaux, dans le but de perpétuer la renommée de parents ou d'amis qui se seraient distingués par leur savoir et leur dévouement aux malades de l'Hôtel-Dieu.

ÉCOLE de MÉDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN
BIBLIOTHÈQUE

BIENFAITEURS DES HOPITAUX DE ROUEN

1185. — Urbain III, pape	» fr
1195. — Richard, roi d'Angleterre, duc de Normandie.	»
1219. — Pierre de Hotot	»
1240. — Défosses	»
1270. — Tartarin (Robert) et sa femme	»
1291. — Lecuré de Becthomas	»
1314. — Philippe IV, dit Lebel, roi de France	»
1339. — Philippe de Valois, roi de France	»
1366. — Charles V, roi de France	»
1402. — Charles VI, roi de France	»
1437. — Elipson de Beaumare	»
1457. — Martel (Jean) du Martelet	»
1478. — Louis XI, roi de France	»
1542. — François I ^{er} , roi de France	»
1558. — La Biffe, dit Buhot (Robert)	6.000
1577. — Dupont (Thierry)	16.000
1622. — Maignard de Bernières et dame Puchot, son épouse	8.240
1623. — Louis XIII, roi de France	»
1628. — Lehue (Charles) et (Simon)	10.000
1631. — Prestreval (de), seigneur de Saint-Paer	5.000

1642. — Lesueur (Michel)	8.100 fr.
1645. — Gaumont (Pierre)	35.000
1649. — Labbey de Bellegarde (Jacques)	9.000
1651. — Lebreton (Guillaume)	20.000
1651. — Lecornu de Bimorel	200.000
1651. — Lecornu d'Igoville	
1681. — Lecornu des Epinières et de Bimorel	
1651. — Hesbert (veuve), née Haller (Marguerite)	6.000
1652. — Cottrel (Guillaume)	26.010
1654. — Geuffray-Larchevesque	35.000
1654. — Turgot (Nicolas)	6.000
1656. — Demoy (Louis)	6.000
1658. — D'Amfreville (comtesse veuve), née Duval Poutrel	34.480
1658. — Cavalier (Pierre)	40.000
1665. — Le Breton (veuve), née Raimbourg (Marie) ...	32.550
1667. — Deshameaux (comte d'Auffay) (M. et Mme) ...	19.500
1668. — Louis XIV, roi de France	»
1668. — Leblanc-du-Roullet de la Croizette (Aimé) ..	20.000
1671. — Houdemare (M ^{lle} Marie)	15.000
1672. — Auber, sieur Delahaye (François)	5.000
1672. — Bigot (Claude)	141.000
1672. — Toustain (Robert)	9.000
1675. — Verrier (Claude)	24.000
1676. — Beaudouin (M ^{lle})	5.000
1676. — Leprevost (Jean)	14.300
1676. — Mithon (Louis)	9.562
1676. — De Longueville (duchesse), née de Bourbon (Geneviève), princesse du sang	10.000
1676. — Goret (Jean)	6.400
1676. — Godescar (Etienne)	20.000
1677. — Bizet (Gabriel)	7.000
1677. — Le Roux de Thilly (Alexandre)	16.800
1681. — Delaplace de Grainville (Claude)	300.000
1682. — Lemarchand (Guillaume)	20.500
1682. — Lefebure ou Lefebvre (Jacques)	6.000
1684. — Letourneux (Nicolas)	7.200
1686. — Legendre (Guillaume)	5.000
1688. — De Chaslons (Alphonse)	23.000
1688. — Voisin de Neufbosc (Jacques)	13.000
1693. — Brice (Barthélemy)	12.000
1693. — Ducheron (M ^{me}), née Lamy (Marie)	6.000
1695. — Le Paigne de Pinterville (veuve), née Dufour (Suzanne)	16.026

1699. — De Champagne de Séricourt (Claude).....	11.304 fr.
1700. — Frigot (Guillaume).....	35.000
1701. — Duval de Montreuil (Pierre).....	17.333
1702. — Maillard (Pierre).....	58.022
1702. — Soudon (Nicolas) et Larchevesque (M ^{me} Marie), son épouse.....	12.000
1702. — Levesques (Jacques).....	9.583
1705. — Lepigeon (Germain), sieur de Darnétal.....	8.600
1707. — Pain (Mathieu).....	30.000
1710. — Robard (Jean) et Lefebvre (M ^{me} Marie), son épouse.....	52.931
1714. — Bouchard de Blosserville (M ^{lle} Marguerite)...	135.775
1715. — Mesnager (Nicolas).....	20.000
1717. — Mouchard (veuve), née Dupuis (Claude).....	7.000
1718. — Taguet de Breteuil (veuve), née Rozé (Geneviève).....	13.000
1718. — Lefrançois (M ^{lle} Madeleine).....	100.000
1718. — Moulin (Guillaume).....	2.000
1719. — Dubuisson (Hector).....	17.160
1720. { Morin (Joseph)..... } frères ..	36.000
1721. { Morin (François), sieur de Tourville } ..	
1721. — Boutren-Dugourel (Claude).....	200.000
1728. — De Germont (Jacques-Christophe).....	134.700
1730. — Louis XV, roi de France.....	»
1730. — Bence (Pierre).....	10.000
1731. — Aubourg (Jacques).....	7.412
1731. — Delarue (M ^{me} Marie).....	15.000
1731. — Bladel (Jacques).....	10.000
1731. — Moulin (Jean) et Lenoble (M ^{me} Marguerite), son épouse.....	62.060
1733. — Bigaut (veuve), née Brière (Anne).....	12.000
1734. — Cavé (François-Claude).....	5.000
1734. — Larchevesque (Pierre-Nicolas).....	100.000
1736. — Frémy (M ^{me}).....	8.000
1737. — Mirault.....	12.000
1738. — Simon (Louis).....	72.000
1739. — Thorin (David).....	15.576
1745. — De Brinon.....	11.300
1745. — Hochet (Nicolas).....	5.712
1745. — De Pontrevé (Alexis) et Godeheu (M ^{me} Catherine), son épouse.....	8.500
1745. — Potier, sieur d'Ancourteville (veuve), née Chéron (Marguerite).....	14.000

1746. — Vivien (veuve), née Asselin du Coudré (Jeanne).....	6.000 fr.
1746. — Desvaux (Jean).....	5.433
1749. — Gravois (M ^{lles} Marie-Jeanne et Catherine)....	7.800
1751. — Taillet (Pierre).....	5.000
1752. — Bigot de Sassetot (Robert).....	99.000
1752. — Morel de Bonnetot (Alexis).....	42.000
1753. — De Lalonde (comte).....	6.000
1754. — Chonnicq de Forcade (Jean-Pierre).....	7.750
1755. — Du Moncel de Louraille (M ^{lle} Anne-Elisabeth).....	10.000
1756. — Chelier de Beaulieu (M ^{lle} Gabrielle).....	6.000
1758. — Jaharel (veuve), née Druault (Françoise)....	10.000
1759. — Jossaud (Louis).....	11.000
1760. — Martin.....	11.973
1763. — Delomel (Charles).....	6.400
1764. — Moulin de la Thuillerye (Charles).....	5.608
1765. — De Germont (veuve), née Puchot (Madeleine). .	95.056
1768. — Cousin (veuve), née Leduc (Anne).....	30.000
1782. — De Romé (Louise-Charlotte).....	12.000
1784. — Dubourg (veuve), née Denis (Marie-Catherine)	51.894
1789. — Féré (Pierre-Antoine-Laurent).....	20.000
1790. — Bigot (Jean-Robert).....	6.000
1803. — Napoléon (consul).....	»
1805. — Widebien (Françoise-Clotilde).....	7.901
1805. — Le Remois (Charles-Adrien).....	30.000
1810. — Belhomme de Glatigny.....	12.000
1810. — Desacquepée (André-Nicolas-Victorien).....	180.000
1810. — Riout (Jean-Augustin).....	6.000
1818. — Dieullais (M ^{lle} Marie-Anne-Amable).....	6.000
1818. — Hurard (Pierre-Louis-Nicolas).....	6.000
1818. — De Villequier-Asselin (Marie-Jacques-François).....	20.300
1820. — Dubos (veuve), née Le Prévost (Marie-Anne). .	20.000
1822. — Dumont (M ^{me}), née Heuque (Geneviève-Angélique).....	18.647
1823. — Parent de Saint-Ouen (veuve), née Vieillot (Sophie).....	6.000
1824. — Auber (Jean-Baptiste).....	56.457
1824. — Bourdon (Thomas-Robert).....	12.000
1823. — Quesnel (veuve), née Delavigne (Marie-Thérèse).....	16.000
1838. — Bigot (M ^{lle} Marie-Thérèse).....	160.000

1835. — D'Héricy (Marquise).....	10.000 fr.
1837. — Legal (M ^{lle} Marie-Suzanne).....	12.219
1837. — Obrée (Pierre)	5.000
1840. — Raffetot (Deschamps, comte de) et dame Grandin, son épouse	16.000
1841. — Gossier (Joseph-François).....	10.000
1842. — Salomon (Pierre-Félix).....	80.000
1843. — Bouctot (Georges-Pierre)	100.000
1844. — Renard (Pierre-Jacques)	10.000
1847. — Deshomets (Adrien-Charles), marquis de Martainville	9.500
1848. — Lequesne (François-Pierre-Constant)	12.000
1850. — Lavoine (Jean-Jacques-Marie)	5.000
1850. — Petit (Paul-Olivier).....	24.000
1850. — Hay-de-Slade (Richard-Suzanne)	50.000
1851. — Vellet (Pierre).....	10.000
1852. — Malfilâtre (Jacques-Stanislas)	12.000
1853. — Pillore (Marie-Jean-Henri), médecin-chef à l'Hôtel-Dieu	200.000
1855. — Pellerin (M ^{me} Caroline), son épouse.....	
1853. — Dupré (Aimable-Hyacinthe)	23.719
1854. — Leflament (M ^{lle} Julie-Clémence).....	160.000
1854. — Caignard (veuve), née Hauchard (Adélaïde) ..	6.000
1855. — Barrois-Beaumanoir (veuve), née Duval (Jeanne-Madeleine)	12.000
1854. — Dumanoir (Juste-Isidore)	45.000
1863. — Deschamps de Boishebert (Paul).....	10.000
1863. — Quesnel (Louis), ancien administrateur des hospices	5.000
1866. — Flambard (Michel), ancien adjoint au maire de Rouen.....	60.000
1867. — Morin (Auguste), propriétaire.....	100.000
1867. — Pimont (Narcisse), administrateur des hospices	5.000
1868. — Verdrel (Charles-Amédée), maire de Rouen...	5.000
1868. — Tuvache de Vertville (Augustin), ancien administrateur des hospices	20.000
1869. — Gervais (Gabriel), ancien directeur des hospices	10.000
1873. — Demachy (veuve Cécile Yvart), propriétaire. .	20.000
1873. — Soyer (Prosper), propriétaire.....	700.000
1875. — Lévesque (Henriette), ex élève des hospices..	33.400
1876. — Simon (Ulysse-Dominique), vagemestre de l'Hôtel-Dieu	5.000

1877. — Maraine (Marie-Henriette).....	17.000 fr.
1878. — Boucherot (Jean-Baptiste-Henri), aîné.....	5.000
1878. — Dubosc (veuve Aimée-Victoire Maurin)	30.000
1879. — Tellot (Edmond-Edouard)	5.000
1880. — Laurens (Constance-Onésime), don de linge..	12.355
1880. — Comité des fêtes de bienfaisance de Rouen...	6.000
1880. — Dieusy (Marthe-Rose), veuve Quévremont...	20.000
1880. — Brifaut (Charles-Eugène)	40.000
1886. — Bellanger (Narcisse-Adrien)	80.000
1886. — Guérin (Ambroise) et Mme Guérin-Chemin...	20.000
1888. — Dieusy (Auguste-Jules).....	50.000
1890. — Boudehan (Lucie-Caroline), veuve Rouland..	15.000
1893. — Beaufour (Marie-Rose), veuve Bellet.....	6.000
1893. — Houlley (Sophie-Alexandrine), veuve Moulin.	25.100
1894. — Leprince (Marie-Catherine), veuve Sporck...	10.000
1894. — Derocque (Elisa-Angélique), veuve Alexandre	100.000
1894. — Demachy (veuve Cécile Yvart), propriétaire (legs).....	10.000
1895. — Geslin (Marie-Denise), veuve Morin	10.000
1896. — Hébert (Charles-André), administrateur des hospices.....	30.000
1898. — Picard (Alphonse-Désiré), vice-président de la Commission administrative des hospices...	5.000
1899. — Demonchy (Joséphine), veuve Duchesne....	33.633
1899. — Leroi (Clémence), veuve Brun	157.037
1899. — Mac-Cartan (abbé Christophe)	"
1899. — Cartier (Narcisse-Florentin)	"
1899. — Letellier (Charles-Henri)	8.770
1900. — Antheaume (Céleste-Mélanie), veuve Le Michel	40.000
1900. — Marie (Pierre-Constant)	"
1902. — Dutuit (Philippe-Auguste-Jean-Baptiste) ...	"
1903. — Legrand (Julie-Solance), veuve Germaine ...	"
1904. — Boulan (Eulalie-Victoire)	"
1907. — Deltourbe (Marie-Louise-Antoinette), veuve Chapuis	"
1908. — Dupuis (François-Eugène)	"
1909. — Duruble (Rosalie-Céline), veuve Sauvage....	"
1910. — Bodey (Estelle-Aimée-Rosalie), veuve Picard.	"

ECOLE de MEDECINE
et de PHARMACIE de ROUEN

BIBLIOTHÈQUE